

PRODUCTION SYMBOLIQUE, STANDARDS ET VALORISATION DE LA COMMUNICATION

Cette troisième partie analyse comment les modalités de communication à l'œuvre dans les dispositifs que sont les projets et programmes de recherche sur la biodiversité exercent un *rôle symbolique fondamental*. Les projets sont-ils vecteurs de normes communicationnelles ? Et dans un tel cas, que font les acteurs des standards qui en résultent ?

Je propose de m'appuyer sur une articulation entre les sciences de l'information de la communication et les études de sciences autour de la notion de « standard » comme trace et instrument d'une opération cognitive et sociale. Nous verrons que les formes de communications scientifiques et environnementales convergent vers un référentiel managérial dont Anne Piponnier propose une approche communicationnelle stimulante.

Le chapitre V vise à comprendre les effets de standards textuels sur les pratiques des chercheurs du projet Inbioprocess et dans une moindre mesure du programme DIVA. Comment mettent-ils à l'épreuve la communication scientifique et *a fortiori* le collectif ?

Le chapitre VI interroge les colloques et congrès de restitution comme standards mobilisés médiatiques. Ces occasions de « sur-médiatisation » des rapports aux destinataires des recherches, si elles véhiculent des conceptions du dialogue sciences-société, témoignent aussi de déplacements et de dynamiques singulières ?

Standards et évolution des discours à propos de sciences

Pourquoi parler de « standards » alors que les notions de formation discursive, ou de régime discursif, disponibles et bien éprouvées dans le champ de l'analyse du discours, rendent compte de régularités observables qui peuvent partiellement¹³² intégrer ce que recouvre le « standard ». Si la notion de standard est plutôt un concept opératoire en sociologie, j'en propose une version nourrie d'apports sémiotiques.

L'articulation entre sciences de l'information et de la communication et les études de sciences s'est, dans la première partie de ce travail, focalisée sur les dimensions relationnelles que la notion de collectif permet de saisir. Puis cette articulation m'a permis d'analyser le travail de médiation inhérent au fonctionnement quotidien des dispositifs de financement de la recherche. Pourtant la communication n'a pas qu'une valeur productive et c'est le fonctionnement symbolique à la fois des sciences et de la communication qu'on peut contribuer à éclairer en les traitant ensemble. Ainsi, l'articulation théorique va ici aboutir à une certaine définition de ce qu'est un « standard ».

La notion d'objet textuel, en tant qu'inscription des standards, est appréhendée différemment¹³³ selon que l'on se place dans l'une ou l'autre des approches disciplinaires. Du côté des sciences de l'information et de la communication, les objets textuels sont analysés, selon une tradition littéraire, comme des indicateurs de conditions de production des discours sociaux (Véron, 1987) et se rattachent au projet historique large d'une élucidation de l'épistémé d'une époque (Foucault, 1969). Du côté des études de sciences, ces mêmes objets textuels sont des éléments de l'action, actants ou objets médiateurs (Hennion et Latour, 1993), témoins des dynamiques entre les acteurs (Vinck, 1999). Afin de préciser la manière dont je souhaite articuler les deux approches je vais présenter rapidement quelques uns de leurs apports spécifiques.

On regroupe sous le terme de « communication scientifique » des pratiques aussi diverses que la publication d'articles scientifiques, les pratiques telles que les colloques et séminaires, la

¹³² Si la notion de formation discursive décrit, chez Foucault, un « système de dispersion, dans le cas où, entre les objets, les types d'énonciation, les concepts, les choix thématiques, on pourrait définir une régularité » (1969, p 53), l'usage de cette notion s'est surtout développée dans l'analyse des discours, la dissociant partiellement des pratiques et des usages qui nous intéressent particulièrement ici.

¹³³ Leur rapprochement peut également être argumenté, notamment à partir de l'influence de la pragmatique d'Austin et de son intérêt pour le langage comme action, sur les appropriations du pragmatisme en anthropologie des sciences (Pudal, 2008).

vulgarisation, la médiatisation des sciences, l'expertise, les débats publics. Leur étude, parallèlement à celles des pratiques ordinaires des chercheurs et à l'émergence puis au développement de la mise en débat des sciences, a fait apparaître l'hybridité des types de production, des formes discursives ainsi que la pluralité des modes d'énonciation et des espaces de référence (Moirand, 1997 ; Cusin-Berche (éd.), 2000).

La vulgarisation est une tradition culturelle dont Yves Jeanneret (1994) montre l'historicité. Il souligne par exemple l'importance du modèle idéologique « du troisième homme » encore très actif, qui s'appuie sur un modèle de la communication très daté. Le troisième homme est un intermédiaire entre le monde homogène de la science et le « public » défini comme ce qui lui est externe. Cette vision de la vulgarisation comme opération de facilitation d'une transmission ou d'une traduction (qui peut donc être une trahison), omet complètement toute reconnaissance de la créativité et la poétique de la vulgarisation, ainsi que toutes interrogations en termes de « production culturelle » (Babou, 1999). Nous verrons en quoi ce modèle du troisième homme est encore actif et peut même être appréhendé comme un standard de la communication scientifique.

Yves Jeanneret (2008) met également en évidence plusieurs figures « savantes » de la communication sociale telle que la propagation, la transmission ou la reproduction. Il montre comment certaines pensées du fonctionnement social renferment des conceptions de la communication qui ne sont pas problématisées : sa critique de la théorie de l'acteur réseau porte justement sur un repli de la communication à sa dimension logistique au détriment des dimensions sémiotique et poétique. Or, historicisées, ces représentations de la communication peuvent également être étudiées comme des marqueurs de rapport de légitimité entre des mondes sociaux. Par exemple, Igor Babou (1999) analyse l'évolution des positions énonciatives des journalistes et des chercheurs dans la mise en scène des émissions télévisuelles sur le cerveau entre 1975 et 1994. Il montre ainsi comment, à certaines périodes, les rapports de légitimité tendent à s'inverser. Si la parole est d'abord portée par des chercheurs, s'exprimant dans leurs espaces propres, où viennent les filmer les équipes de télévision ; les années 90 sont marquées par le déplacement des chercheurs sur les plateaux de télévision où s'exercent une régulation et une prise de parole beaucoup plus importante de la part des journalistes. Le discours télévisuel devient plus volontiers critique à l'égard des sciences au cours des années 80 durant lesquelles la montée de la parole profane est prégnante. La légitimité de la parole proprement télévisuelle est telle, qu'au début des années 90, la pratique de l'auto référence est constante.

Les questions de rapport de légitimité au sein des discours médiatiques résonnent actuellement avec la montée de la dimension de logiques médiatiques au sein de politiques scientifiques européennes (Felt, 2010) et auxquels les dispositifs de projets sont particulièrement perméables (Piponnier, 2006a) ?

Dans les études de sciences, ce sont la place et les effets des objets textuels¹³⁴ qui ont été analysés avec l'attention portée aux « boîtes noires » dans l'activité scientifique (Latour, 1989), ou à la rhétorique de l'article scientifique (Latour et Fabbri, 1977). David Pontille (2007) a également travaillé sur l'efficacité de l'argumentation, telle qu'elle a pu être standardisée par les formats comme IMRAD (introduction, matériel et méthode, résultat et discussion) :

« [E]n assignant des opérations descriptives et argumentatives à chaque section du texte, il [le format IMRAD] agence les activités selon une trame précise et vise à produire plusieurs effets sur le monde » (p 237)

La publication transforme les données en connaissances par le passage de formes d'énonciation conjoncturelles et situées à des formes d'énonciation à prétention universelle : par exemple, l'auteur se fait disparaître pour laisser parler la réalité elle-même. Seguin (1996) analyse pour sa part la fonction politique des discours scientifiques : elle montre que le mode discursif et énonciatif choisi à propos de la fécondité *in vitro* participe à rendre acceptable une telle technique.

Pontille décrit encore le standard IMRAD comme un moyen d'identifier la recherche en tant que domaine professionnel, il délimite les frontières du groupe par l'usage qu'en font les chercheurs. Selon cette idée, les standards faciliteraient le « travail de frontière » analysé par Gieryn (1983) comme processus dynamique de démarcation (ou d'extension de l'autorité) effectué par le chercheur.

Suzan Star s'est particulièrement attachée au fonctionnement et à la production des standards liés à l'omniprésence des opérations de classification (Booker et Star, 1999) ou la stabilisation des objets-frontières en standard (Star, 2010). Les catégories sont des modalités qui rendent visible ou masquent les valeurs dont elles sont vectrices : elles condensent des opérations cognitives et sociales organisatrices de notre rapport au monde. Les standards de notre société moderne apparaissent marqués par une forte ambivalence puisqu'ils peuvent aussi bien être

¹³⁴ Le travail de Goody (1989) sur les effets (cognitifs, sociaux, normatifs, etc.) de l'écriture est particulièrement fondateur.

bénéfiques (dans la circulation de connaissance sur des questions environnementales) qu'opérateurs de marginalisation (par exemple dans l'évaluation scolaire). Si nous avons vu que les projets et programmes ne donnent pas forcément lieu à la standardisation des pratiques de recherche, qu'en est-il des multiples formats de communication scientifique qui leur sont associés ? Quelles classifications et quelles standardisations communicationnelles les projets et programmes opèrent-ils ?

La question de la classification rejoint celle de l'interprétation qu'ont travaillée les sciences de l'information et de la communication.

La volonté de travailler¹³⁵ sur le lien entre objets, pratiques et signes est au cœur de l'ouvrage collectif *Lire, Ecrire et Récrire* (Souchier, Jeanneret et Le Marec (dir.), 2003) qui porte sur les pratiques et objets des écrits d'écran. Par exemple les auteurs soulignent le rôle des signes passeurs (signe dont l'activation est un acte de lecture/écriture et donne accès à une nouvelle configuration du texte, c'est par exemple le cas du lien hypertexte) dans les pratiques de lecture et de navigation sur des sites proposant différentes modes d'implication dans la communication à propos des OGM (Jeanneret et al., 2003). Ils montrent également comment les pratiques de lecture et de navigation acquièrent une inscription : l'usage du site de Gallica peut alors être analysé à travers les « traces d'usages » présent sur d'autres sites Internet (Davallon, Noël-Cadet et Brochu, 2003). Cet ouvrage s'appuie sur un ensemble d'analyses très situées qui articulent toutes une approche sémiotique et une approche sociographique pour saisir ensemble des objets, des pratiques et des contextes. Cette focale témoigne alors du caractère omniprésent des actes d'interprétation dans la classification et l'usage de catégorie auxquels se livrent les acteurs face à des dispositifs médiatiques.

Mon propre travail, qui se développe à partir d'enquêtes sur plusieurs dispositifs (projet et programme), est confronté à une multiplicité de signes et d'objets que manipulent en permanence les chercheurs. Comment saisir ces pratiques et ces objets, et à quelles échelles situer les analyses ?

C'est à partir de ces interrogations que je développe une réflexion sur les articulations entre questions, projets théoriques et résultats des approches en communication et en études de

¹³⁵ Cette même ambition s'exprime également dans les travaux sur la réception (De Cheveigné, 1997) ou sur les usages (voir Le Marec, 2001).

sciences : la caractérisation sémiotique des objets n'est pas seulement mise en lien avec leurs conditions de production mais aussi avec leurs effets sur les pratiques¹³⁶.

Dans cette perspective, les standards sont des objets textuels ou des situations de communication dont certaines dimensions (énonciative, matérielle, structurelle) sont suffisamment récurrentes pour être identifiées et catégorisées par les acteurs. La catégorisation sémiotique des standards est alors relativement souple¹³⁷ et complètement dépendante d'une observation participante des situations qui les font intervenir. Les standards analysés sont par exemple des tables rondes, des rapports ou des appels à projets.

Quelles conceptions de la communication environnementale ?

Les politiques environnementales, suite aux réflexions sur la place des sciences et des techniques menées par les écologistes (partie I), ont été un espace d'expérimentation¹³⁸ privilégié pour répondre à « l'impératif délibératif » (Blondiaux et Sintomer, 2009). Cet impératif délibératif, témoin d'une crise de la légitimité technocratique et d'un besoin nouveau de réflexivité (Beck, 2001), est à l'origine de la production d'outils de débats publics. Des dispositifs de délibération (Mabi, 2011 ; Monnoyer-Smith, 2006) et des dispositifs participatifs élaborés pour faciliter l'expression des citoyens, encadrent cette dernière selon des procédures et des configurations plus ou moins formalisées. L'importance de mettre les acteurs « autour de la table » au sein de « forums hybrides » (Callon, Lascoumes et Barthe, 2001) est une exigence récurrente qui apparaît au moment de la création des parcs, dans la mise en place de trames vertes et bleues dans le Grenelle de l'environnement. Dans le cas des trames vertes et bleues, des expériences multiples coexistent : des discussions techniques autour de données standardisées et présentées sous forme cartographique pour faciliter la visualisation et des négociations selon des discussions argumentatives sont ouvertes à la pluralité (Charvolin, Mathevet et Vilmal, 2011).

¹³⁶ Pour Rinck (2010), l'analyse du discours invite à coupler l'analyse du discours scientifique comme « trace de l'activité cognitive et épistémique » et « instrument qui la configure » (p 443).

¹³⁷ Je n'ai pas trouvé dans les typologies des discours ou dans celles des séquences de dialogue (Bronckart, 1996), en dépit de leur attention aux contextes, des outils qui me permettraient de rendre compte de ce qui se joue dans les interactions langagières ou dans le rapport aux textes. Ces typologies me semblent en effet éloignées des modes de catégorisation vernaculaires liés aux pratiques. L'analyse conversationnelle adaptée aux situations de travail des chercheurs (Mondada, 2005) produit, du fait d'une autonomisation des réunions de travail d'un contexte plus large dans lequel s'inscrivent les collaborations en jeu, des effets d'intelligibilité qui me semblent limités par rapport à mon projet.

¹³⁸ Pour preuve l'existence depuis 1999 d'un programme « Concertation, Décision, Environnement » du Ministère en charge de l'Ecologie ayant financé 50 projets de recherche. www.concertation-environnement.fr

Si la rationalité scientifique perdure (Granjou et Mauz, 2007), la mise en place de ces différents dispositifs témoigne du succès spécifique¹³⁹ d'une rationalité communicationnelle - on retrouve alors ici des tensions entre légitimités médiatique et scientifique. La rationalité scientifique est explicitement discriminante dans l'accès à l'expression, mais qu'en est-il de la rationalité communicationnelle ? Selon cette rationalité, la communication est supposée remettre en cause les pouvoirs et faire appel à des points de vue non spécialisés la rationalité communicationnelle ne présuppose-t-elle pas des compétences également réparties entre les différents acteurs ?

En effet, les contraintes du dispositif encouragent certains types de prise de parole et certains régimes de discours (Blondiaux et Lévêque, 1999) au détriment d'autres, qui peuvent néanmoins trouver leurs espaces d'expression dans les réseaux (Monnoyer-Smith, 2006). N'a-t-on pas affaire parfois à une conception irénique des rapports entre communication et démocratie ? Comment sont prises en charge les asymétries de rapports aux différents registres d'expression ?

Les questions de communication sont centrales dans la récente diffusion de termes et « notions » relatifs à l'environnement tels que le développement durable (Libaert, 2010). Or, elles ne sont à aucun moment problématisées. Cette notion de développement durable, apparue en 1987 dans un rapport de l'ONU « Our Common Future », plus connu comme rapport Brundtland, est sujette à de nombreux usages discursifs autour desquels se joue la question identitaire pour de nombreux acteurs en présence. En effet, l'analyse discursive de la question de la « sustainability »¹⁴⁰ montre à quel point elle « est devenue une arène dans laquelle les individus et les organisations créent et protègent leurs identités »¹⁴¹ (Porter, 2005, p 9). Ainsi, la communication de la notion de « sustainable development » dépasse complètement la vulgarisation des sciences de la vie et touche à un ensemble de savoirs (économiques, écologiques et politiques notamment) distribués selon des formes de communication propre à la gestion (Jeanneret, 2008). Yves Jeanneret étudie les formes de communication visant la représentation du « sustainable development » et montre l'importance des outils, des savoirs et de leurs articulations selon un régime du visible :

« C'est pourquoi l'existence d'une pensée synoptique, définissant la gouvernance en termes de conciliation et de procédures convient

¹³⁹ Une certaine conception de la communication est néanmoins présente dans les formes de rationalité scientifique.

¹⁴⁰ Le choix de l'anglais se justifie par les difficultés de traduction existant vis-à-vis de ce terme.

¹⁴¹ « the field of environmental sustainability has become an arena in which individuals and organizations create and protect their identities. »

particulièrement bien à une approche libérale des affaires politiques, puisqu'elle donne aux institutions le rôle de régulateurs d'une pratique dont chaque partie prenante reste maîtresse dans son ordre : ce qui est sans conteste, le principe, et du capitalisme mondial et de la « cité par projets » (Boltanski et Chiapello, 1999) par laquelle il s'exprime volontiers aujourd'hui. » (Jeanneret, 2010, p 73)

Peut-on alors parler d'une convergence dans l'espace public entre l'évolution des pratiques de communication et la notion de développement durable ? Si c'est le cas comment interviennent les logiques gestionnaires dans cette convergence ?

Le projet comme objet communicationnel, un vecteur de valeurs managériales

Dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, Boltanski et Chiapello (1999) analysent la littérature managériale pour comprendre les justifications que donnent les acteurs pour se rallier au capitalisme tel qu'il a été revisité par la prise en compte des critiques « sociales » et « artistes ». Ce nouveau capitalisme véhicule de nouvelles formes de légitimité autour des valeurs de la mobilité, de la flexibilité et de l'autonomie des salariés. La « cité par projet » propose un monde connexionniste dans lequel le management créatif et l'autocontrôle sont les nouveaux principes mobilisateurs. Ce changement dans le domaine de la recherche peut s'apprécier par l'usage du *benchmarking* dans la mise en place d'un espace européen de la connaissance (Bruno, 2009) ou par la présence de nouveaux experts en gestion de la recherche (Vilkas, 2009).

Nous pensons que la communication est centrale dans ces changements.

Anne Piponnier propose d'analyser le projet comme « une forme généralisée d'organisation de la communication sociale et politique » ou plus largement comme un « objet communicationnel » impensé comme tel et jusqu'à lors peu investi par les sciences de l'information et de la communication (Piponnier, 2008b)¹⁴². Le projet fonctionne par exemple pour le territoire à partir d'une pensée communicationnelle de la politique :

« D'instrument opérationnel pour la conduite des affaires du territoire, le projet devient un outil de communication stratégique : il permet d'un côté

¹⁴² Dans son analyse des travaux récents sur le projet et l'action collective, Becuwe (2011) montre d'ailleurs que cette thématique est principalement prise en charge par les sciences de gestion.

de renforcer le dialogue avec les partenaires économiques et institutionnels par le biais de la contractualisation, et de l'autre il cherche à renforcer la cohésion territoriale en favorisant la participation des acteurs aux différents stades de développement d'un projet. » (Piponnier, 2008a)

Le projet est très souvent une occasion de promouvoir une logique gestionnaire qui se justifie par la promotion de valeurs consensuelles telles que la participation. En outre, il est autant un moyen de construire la gouvernance et d'incarner la notion de développement durable que de les représenter. Anne Piponnier travaille principalement sur les projets de recherche européens type PCRDT (programme cadre de recherche et développement technologique) en sciences sociales selon une approche socio-pragmatique qui permet de considérer « le projet comme situation pratique au cours de laquelle, dans des contextes considérés, la communication scientifique est mise à l'épreuve » (Piponnier, 2011a, p 6). En effet, le projet devient un dispositif par lequel les acteurs publicisent les connaissances produites, selon des procédures relativement homogènes qui sont inscrites dans un ensemble d'objets : dossier de soumission, rapports, livrables, etc.

« L'appel à projets est donc un dispositif sémiotique organisé autour d'un ensemble de prescription, de recommandations techniques et d'incitations qui trouvent leur accomplissement dans un document-type : le dossier de soumission. » (Piponnier, 2011b, p 105)

Ces documents sont autant de traces d'un espace de travail fortement technicisé mais également très médiatisé, Piponnier utilise le terme de « sur-médiatisation » à propos du projet qui tend à effacer les singularités alors même qu'il est un lieu d'expérimentation éditorial. En effet, les pratiques éditoriales et l'appropriation des dispositifs de médiation sont suffisamment importantes dans ces projets pour donner lieu à la mise en place de comités éditoriaux mettant en œuvre différentes représentations de la diffusion des connaissances, par exemple le transfert, l'échange, le partage (Piponnier, 2004). Ces pratiques éditoriales s'expriment alors par la mise en place systématique de sites web, d'observatoires numériques qui assurent une mise en visibilité de l'action liée au projet¹⁴³ (Piponnier, 2012) et donnent lieu à une forme de réflexivité quant à ces choix éditoriaux.

¹⁴³ La dynamique du couple projet-observatoire pourrait également faire l'objet d'une analyse dans le cas de la biodiversité où l'injonction à la mise en place d'observatoire à long terme est prégnante.

Qu'en est-il des pratiques relatives à la publicisation des connaissances au sein des projets de recherche sur la biodiversité ? Comment les sciences sociales interviennent-elles dans ces pratiques éditoriales et cette exigence de réflexivité constitutive du management par projet ? On retrouve également dans ces réflexions sur la publicisation des connaissances un souci du public et en creux des modèles du faire collectif. Que dit la constitution de public du collectif lui-même ? En effet, la distribution de rôles et de places lors des moments de restitution des résultats (chapitre VI) s'avère particulièrement éclairant pour comprendre ce qui fait tenir ensemble les acteurs des dispositifs étudiés.

Faire parler des textes, modalités de cadrage des situations et questionnaires

Le rapport aux objets textuels a été étudié dans le projet Inbioprocess : l'observation des réunions, la référence à des documents, leur mobilisation dans l'interaction, la négociation du sens des intitulés ont été autant d'éléments saillants de l'analyse. Les réunions ont, avec l'assentiment des participants, été enregistrées¹⁴⁴ et prises en note ; les configurations ont été dessinées ou décrites. Une partie des entretiens était consacrée à la description par les chercheurs, des modalités de classement des documents, principalement numériques, relatifs au projet et à leur activité en général. Cette consigne a permis de faire réapparaître¹⁴⁵ la prégnance des documents textuels et l'importance des pratiques d'écriture au sein du projet. De même, des photographies des bureaux et des lieux de travail ont accompagné chaque entretien.

Outre le rapport aux objets textuels, ce sont les deux colloques de restitution qui vont être particulièrement analysés dans le chapitre VI : le colloque de restitution du programme DIVA s'est déroulé les 4, 5 et 6 avril 2011, le congrès final d'Inbioprocess les 27, 28 et 29 janvier 2011. Dans les deux situations, j'ai eu recours à des observations participantes : il m'a été demandé de faire un retour sur mon travail pour Inbioprocess et sur l'animation transversale menée avec Aline Cattan pour DIVA.

J'ai également décrit les configurations, pris en note les interventions et enregistrées certaines d'entre elles. Si le rite peut se définir avec Augé « comme la mise en œuvre d'un dispositif à finalité symbolique qui construit les identités relatives à travers des altérités médiatrices. »

¹⁴⁴ Pour cela, l'usage de la vidéo-caméra aurait pu être intéressante mais beaucoup plus contraignant dans son appréhension technique que le dictaphone.

¹⁴⁵ Certains chercheurs, nous l'avons vu dans le chapitre III, mobilisent spontanément un ensemble de documents et de photographies lors de l'entretien.

(Auger, 1994, p 89), les manifestations organisées lors des rendus des programmes et projets visent à mettre en représentation des identités professionnelles par des prises de parole ritualisées. L'analyse porte sur les éléments de cadrage matériel, discursif et interactionnel ; en particulier, ce sont les prises de paroles inaugurales et les configurations des tables rondes qui ont retenu mon attention. Un élément de mon propre travail participe lui-même au cadrage, il s'agit d'un questionnaire élaboré pour le programme DIVA.

L'intérêt pour les membres de la communauté DIVA élargie et le public, notamment celui du colloque de restitution, a donné lieu à l'élaboration d'un questionnaire. Une fois élaboré, il a été relu et corrigé par Aline Cattan (co-animatrice de l'animation transversale), Lisa Durand (chargé de mission recherche qui prend ses fonctions juste avant le colloque en question) et Jacques Baudry (coordinateur scientifique) sans pour autant porter les logos de DIVA. Par contre, une fois sur place je m'aperçois qu'un questionnaire d'évaluation standard¹⁴⁶ du programme, élaboré par le Ministère de l'Ecologie, a été joint à la pochette distribuée à tous les participants sans qu'aucun des interlocuteurs précédemment cités n'ait jamais mentionné son existence¹⁴⁷. S'il n'y a pas de réelle concurrence entre les questionnaires, je souhaite que les deux démarches soient identifiées et je décide de donner un à un mes questionnaires en me présentant personnellement à la majorité des participants afin d'expliquer ma démarche, ma place dans l'animation transversale de DIVA. Les participants pouvaient me rendre leur questionnaire lors des pauses ou lors de la sortie sur le terrain ou encore par voie postale. J'ai profité des trajets en car pour m'assurer que tous les participants avaient eu le questionnaire. Enfin ma courte intervention à la tribune a été l'occasion d'aborder mon travail, l'action transversale DIVA et de rappeler l'existence du questionnaire. Cette démarche a été fructueuse puisque j'ai récupéré 71 questionnaires alors que seule une quarantaine d'exemplaire du questionnaire d'évaluation du Ministère ont été retournés. Si le taux de réponse n'est que de 55% par rapport à la liste de participants du colloque, il faut imaginer qu'une partie des 129 participants n'a fait qu'un passage d'une demi-journée sur les trois jours de manifestations. Ces 71 questionnaires, dont un envoyé par la poste, ont ensuite été traités statistiquement grâce au logiciel Modalisa. Le questionnaire¹⁴⁸ portait sur les attentes, pratiques et les connaissances des membres ou des thématiques du colloque et du programme DIVA. Une quinzaine de questions visait à identifier le public du programme par leurs

¹⁴⁶ Ce questionnaire porte sur la qualité du colloque sans jamais évoquer ses spécificités, un tel questionnaire doit être remis à l'organisation professionnelle du colloque sans que personne n'évoque jamais son existence ou son intérêt. Il est probable qu'il soit produit pour tous les colloques du Ministère pour évaluer l'adhésion ou non à ces modalités d'action.

¹⁴⁷ Non pas par omission volontaire mais du fait de l'importance moindre donné à un tel document.

¹⁴⁸ Un exemplaire en annexe.

caractéristiques socioprofessionnelles, leurs statuts, leurs modalités d'intervention, leur participation à d'autres programmes ou dispositifs en lien avec des chercheurs. En plus des questions fermées, quelques questions ouvertes étaient également présentes, elles visaient à comprendre plus singulièrement les attentes des participants vis-à-vis d'un tel événement.

Par la distribution du questionnaire, je participe au cadrage de l'évènement en plaçant le colloque en continuité avec l'animation transversale à propos de l'intérêt du lien de la recherche à l'action publique et véhicule cette injonction des tutelles et sa prise en charge plus ou moins collective¹⁴⁹. L'analyse des normes se fera en deux temps, on distinguera d'une part ce qui touche à la vie des objets textuels et notamment les rapports propres à la recherche sur projet, et d'autre part ce qui concerne les situations de restitution orale, colloques et congrès.

¹⁴⁹ Voir Partie II.